

CHAPITRE VII

YÉIGOUA MONOGATARI ET Ô-KAGAMI

La langue japonaise, qui avait alors atteint son plus haut degré de perfection comme instrument d'expression de la pensée, devait inévitablement s'appliquer, tôt ou tard, à quelque objet plus grave que la poésie, les contes, les journaux de voyage et autres sujets de littérature frivole. Le *Yéigoua Monogatari* est le premier exemple remarquable de l'emploi de la langue à la rédaction de l'histoire. L'auteur de cet ouvrage est inconnu. Une tradition assez peu digne de confiance l'attribue à la fameuse poétesse de cette époque, Akazomé Yémon; mais comme il y est fait mention d'événements qui arrivèrent après sa mort, il n'est certainement pas tout entier dû à sa plume. Elle peut cependant avoir laissé des matériaux qui furent incorporés dans l'œuvre de quelque écrivain postérieur. La date à laquelle cet ouvrage fut composé est restée aussi très incertaine, mais elle doit se placer vers la fin du XI^e siècle.

Le *Yéigoua Monogatari* comprend quarante livres, qui couvrent une période d'environ deux siècles de l'histoire

du Japon et se terminent en l'année 1088. Néanmoins ce n'est pas tant l'histoire générale du pays pendant cet espace de temps que le récit du glorieux gouvernement (*Yéigoua Monogatari* veut dire *Récit de Gloire*) de Fouzivara no Mitchinaga, qui fut premier ministre sous les trois règnes de Itchizô, Sanzô et Go Itchizô et qui mourut en 1027. La dernière partie de l'œuvre concerne l'histoire de ses deux fils Yorimitchi et Norimitchi, qui lui succédèrent au pouvoir.

Le style et la méthode de l'auteur ont été grandement influencés par ses modèles — les *monogatari* plus fictifs. Il ou elle trahit une préférence pour les épisodes romanesques et incline vers un traitement plus ou moins imaginaire ou poétique de son sujet, animant son récit d'anecdotes et ornant librement et sans cesse ses pages de *tanka*.

La coutume, si commune chez les romanciers actuels, de placer des titres fantaisistes en tête de chaque chapitre, apparaît avec cet ouvrage.

Le passage suivant indique quelle puissante influence le Bouddhisme avait à cette époque sur la nation japonaise. Il faut expliquer, préalablement, que le mikado Kouazan monta sur le trône en 985, à l'âge de dix-sept ans. Il était pourvu, comme épouses, de trois belles et nobles femmes. Il devint passionnément épris de l'une d'elles et, quand elle mourut peu après, le coup fut trop rude pour un esprit chez lequel s'étaient déjà manifestés des germes héréditaires de démence.

Dans le commencement de la seconde année de Kouanoua (986), il y eut un sentiment de malaise dans l'esprit du peuple et maints étranges avertissements furent donnés. Dans le palais, aussi, on pratiquait fréquemment l'abstinence religieuse. De plus (on n'est pas certain du temps où cela commença) les

gens tournèrent leur esprit vers la religion d'une façon extraordinaire et l'on n'entendait parler que de celle-ci qui devenait nonne et de celui-là qui se faisait prêtre. Quand le Mikado en fut informé, il se lamenta sur la misère de ce monde transitoire. Il dut penser en lui-même : « Hélas ! combien noirs ont dû être les péchés de Kôkiden (son épouse favorite). Telle qu'elle était, ses fautes (dans quelque existence passée) furent sûrement grandes (ou elle ne serait pas morte si jeune). Ah ! si je pouvais trouver quelque moyen d'éloigner tout cela ! » Son auguste cœur était fréquemment troublé par d'étranges et hautes pensées de ce genre, et le résultat en était visible dans son aspect agité. Le premier ministre le remarqua avec douleur, le Tchiounagon aussi, l'oncle du Mikado, dut être en secret désolé. Gonkiou, prêtre du monastère de Kouazan, était fréquemment appelé pour expliquer les écritures, et le cœur auguste du Mikado se donna éperdument à la religion. Ses réflexions sur les épouses et les enfants, et le trésor sans prix du rang souverain, emplissaient le Satchiouben Korénari d'une extrême pitié et la dévotion du Mikado lui donnait, ainsi qu'au Tchiounagon, de grandes inquiétudes. Abandonner le monde et entrer en religion, disaient-ils, est une résolution facile à prendre, mais qu'arrivera-t-il dans ce cas ? Il exprimait parfois ses sentiments d'une façon qui ne devait être due qu'à une influence mauvaise venant de Reïzeï-in (son père et son prédécesseur sur le trône, et qui était devenu fou). Entre temps ils observaient la conduite étrange, insolite et inconsciente du Mikado et ils le surveillaient attentivement. Mais pendant la nuit du vingt-deuxième jour du sixième mois de cette année-là, il disparut soudain. L'alarme fut donnée et tous sans exception, depuis les nobles attachés à la personne du souverain jusqu'aux gardes et aux serviteurs du plus infime rang, se procurèrent des flambeaux et cherchèrent partout. Mais on ne put trouver trace du Mikado. Le premier ministre, les autres ministres et les nobles s'assemblèrent. On chercha dans toutes les chambres, mais on ne le vit nulle part, et tout le monde passa la nuit dans les larmes et la consternation la plus complète.

Le Tchiounagon, se prosternant, dans son chagrin, devant

l'autel des dieux (Sinto) protecteurs du palais, les supplia avec des larmes et des lamentations de lui révéler l'endroit où son précieux seigneur se cachait. Puis, diverses troupes furent envoyées à sa recherche dans tous les temples bouddhistes, mais en vain. Pendant ce temps, ses épouses pleuraient et pensaient dans leur cœur quelle terrible chose était arrivée. La longue nuit d'été fit enfin place à l'aube, et les recherches étaient encore infructueuses.

Le Tchiounagon et Satchiouben Korénari allèrent enfin à Kouazan, et ils l'y découvrirent vêtu comme un beau petit prêtre. Ils se prosternèrent devant lui avec des exclamations de chagrin et d'inquiétude, et tous deux suivirent son exemple et se firent prêtres.

Le *Ô-Kagami* ou *Grand Miroir* est un autre ouvrage historique. Il contient l'histoire de 14 règnes commençant avec celui de Mondokou, qui monta sur le trône en 851 et se terminant avec celui de Go Itchizô, qui mourut en 1036. L'auteur était un certain Taménari qui appartenait à la grande famille Fouzivara et était attaché à la cour du mikado Soutokou (1124-1141). Il remplit quelque temps l'office de Gouverneur du Palais de l'Impératrice, mais prit, plus tard, la tonsure et se retira dans un ermitage sur le mont Ohara près de Kiôto. Il y fut rejoint par ses deux frères qui l'imitèrent et abandonnèrent le monde pour une vie religieuse. La préface de l'*Ô-Kagami* montre que Taménari était un fervent bouddhiste.

Que nous considérions son sujet ou sa forme, le *Ô-Kagami* n'est pas une contribution très importante à la littérature. Il est en huit volumes. Le premier contient, en 64 pages, de maigres esquisses des vies des 14 mikados. L'année, le mois et le jour de la naissance, la nomination comme Prince de la Couronne, l'adoption de la coiffure des adultes, l'avènement au trône et la mort de chaque souverain sont autant de faits sèchement résumés en une

page ou deux. Puis suivent une ou deux anecdotes sentimentales ou humoristiques, ornées de l'inévitable *tanka*. Il n'y a guère plus. Dans les 6 volumes suivants se trouvent les biographies des principaux hommes d'État de la même période. Cette partie de l'ouvrage est quelque peu plus substantielle, mais il y a encore une inclination marquée vers le traitement anecdotique et romanesque du sujet. Le dernier volume est une digression sur l'origine de certaines fêtes aux autels de Kamo et de Hatchiman.

Le *Ô-Kagami* ne jette que peu de lumière sur les époques dont il prétend donner l'histoire; mais il peut être utile comme surcroît d'information aux sèches annales officielles écrites en langue chinoise.

Cet ouvrage, avec le *Masa-Kagami* et le *Midzou-Kagami* (qui sera examiné ultérieurement), sont connus sous le nom de *Mitsou-Kagami* ou *Les Trois Miroirs*. *Miroir* est une métaphore familière pour *histoire*, non seulement au Japon, mais en Chine et en Corée.

Avant de clore ce chapitre, il nous faut mentionner un ou deux ouvrages en chinois.

Le *Sôzirokou* est une sorte d'armorial. Il fut élaboré en 815 et relate la généalogie de 1182 familles nobles du Japon. Il n'a pas de valeur littéraire, mais est utile comme référence historique et il offre un trait curieux en montrant qu'à cette période, un tiers environ de la noblesse japonaise se réclamait d'ancêtres chinois ou coréens.

Le *Yenghiciki* ou *Recueil des Lois de la période Yenghi* (901-923) fut achevé en 927. Les dix premiers volumes contiennent de minutieuses instructions pour la célébration des rites sinto, comprenant les Norito ou liturgies employées en ces occasions, qui furent alors, croyons-

nous, pour la première fois fixés par écrit, bien qu'ils existassent déjà depuis des siècles. Les quarante autres volumes donnent une description de l'organisation des divers départements administratifs du gouvernement, les devoirs des fonctionnaires, etc. Le *Yenghiciki* est un ouvrage de référence très important.

Le *Vamiôçô* est un dictionnaire chinois-japonais, arrangé par catégories telles que Ciel, Terre, etc.; il est précieux seulement pour les philologues. L'auteur de ce lexique est Minamoto no Sitagäu (911-983).